

Archéologue

Interview avec Mme Denise Leesch, archéologue préhistorienne,
laboratoire d'archéozoologie, université de Neuchâtel

Parlez-nous de vos missions actuelles et de l'archéologie préventive en particulier.

Après plus de vingt ans d'engagement dans les services cantonaux d'archéologie en Suisse, où j'ai travaillé dans le secteur de l'archéologie préventive, je suis maintenant employée sur mandat comme collaboratrice scientifique dans les universités de Neuchâtel et Bâle. J'effectue actuellement deux études portant, pour l'une, sur la mobilité des groupes humains au Paléolithique supérieur dans l'arc jurassien et, pour l'autre, sur un abri-sous-roche, fouillé au début des années 1980 à Berdorf, au Luxembourg. L'archéologie préventive, qui est le domaine dans lequel j'ai été active pendant la plus grande partie de ma carrière professionnelle, a pour mission d'assurer la sauvegarde des vestiges archéologiques et d'étudier les gisements qui sont voués à être détruits par des travaux d'aménagement du territoire, tels que les autoroutes, les zones industrielles, les lotissements, etc. En amont de ces travaux de construction, il s'agit donc de vérifier si un terrain contient des vestiges archéologiques et, si tel est le cas, réaliser des fouilles pour documenter le site avant sa disparition définitive.

Quel est le déclic qui vous a donné envie d'exercer ce métier ?

On ne peut parler de véritable déclic mais plutôt d'une prise de conscience progressive. Ma sensibilité pour l'archéologie s'est d'abord développée à partir d'un intérêt pour la biologie, puis la paléobiologie. L'archéologie préhistorique étudiant la place des sociétés humaines dans l'environnement naturel avant l'apparition de l'écriture, cette science se situe à l'interface de très nombreuses disciplines. De plus, la profession d'archéologue me semblait attrayante parce qu'elle alliait travail sur le terrain et travail au bureau et en laboratoire.

Le travail que vous faites aujourd'hui correspond-il à ce que vous aviez imaginé en débutant vos études ?

Au début de mes études, l'archéologie était en pleine mutation. On commençait alors à réaliser l'extrême fragilité des vestiges préhistoriques et à mesurer l'importance des destructions qui avaient lieu du fait de l'accélération des travaux de construction. On prenait conscience que si l'on voulait avoir une vision plus complète des sociétés du passé, il fallait passer d'une archéologie centrée sur l'étude de quelques sites prestigieux ou sur des objets découverts fortuitement, à une véritable archéologie préventive, intégrée à tous les projets d'aménagement du territoire d'une certaine ampleur. Dès les études, il m'a paru évident que ce serait dans ce secteur-là de l'archéologie que je voulais être active. Le travail que j'ai effectué pendant les vingt dernières années correspond donc très précisément à ce que je voulais faire.

Pourquoi avez-vous choisi de vous former en Suisse ?

Le Luxembourg n'offrant pas d'enseignement en archéologie, mon choix s'est porté sur Bâle, en Suisse, mais cela aurait pu être une autre université en France, en Belgique, en Allemagne ou en Angleterre. A Bâle, mais aussi dans plusieurs autres universités, la préhistoire est enseignée dans la faculté des sciences, ce qui me

semblait mieux adapté à ma préférence pour les périodes les plus anciennes de la préhistoire qui exigent de bonnes connaissances dans les sciences naturelles (géologie, botanique, zoologie, anthropologie, etc.). Dans d'autres universités, l'archéologie est enseignée en sciences humaines, et si l'on souhaite se spécialiser dans les périodes gallo-romaine ou médiévale, il est préférable de suivre une formation dans ces facultés.

A quelles difficultés majeures avez-vous dû faire face pour démarrer dans la vie professionnelle ?

La principale difficulté fut celle de trouver un emploi au Luxembourg. Dans les années 1980, il n'y avait pas encore de réelle volonté de développer l'archéologie préventive au Grand-Duché. J'ai donc travaillé en Lorraine, avant d'être recrutée en Suisse pour mener des fouilles préventives sur le tracé d'une autoroute longeant le lac de Neuchâtel.

Selon vous, comment va se développer le secteur de l'archéologie préventive au Luxembourg ?

Pour des raisons difficilement compréhensibles, l'archéologie préventive au Luxembourg accuse toujours un important retard par rapport à d'autres pays européens comme la France, les Pays-Bas, la Suisse ou l'Angleterre. Il est étonnant de constater que l'un des pays les plus riches du monde ne se soit toujours pas doté d'une archéologie préventive efficace pour mieux protéger son patrimoine archéologique. On peut estimer, au regard de la situation relevée dans le département de la Moselle, par exemple, que le Luxembourg devrait employer plus d'une cinquantaine d'archéologues pour assurer pleinement ses missions de sauvegarde du patrimoine. Cette situation est d'autant plus paradoxale que le pays connaît une forte activité de construction et que des gisements sont détruits tous les jours sans qu'aucune observation scientifique ne soit réalisée.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes qui voudraient travailler dans ce domaine ?

L'archéologie préventive est une discipline qui, au plan mondial, continuera à se développer dans de nombreux pays. Il ne faut donc pas hésiter à apprendre ce métier ou à se spécialiser dans une des nombreuses autres disciplines qui lui sont liées (géologie, archéozoologie, archéo-botanique, topographie, restauration, etc.). Requérant non seulement des qualifications scientifiques mais aussi des compétences techniques et administratives, le métier d'archéologue est devenu un des métiers les plus intéressants et des plus utiles qui s'inscrit pleinement dans le concept du développement durable. Toute société qui se veut responsable est nécessairement intéressée par son histoire la plus ancienne. Aussi, pour faire évoluer les législations touchant au patrimoine archéologique et faire respecter celles déjà existantes, la sensibilisation des responsables politiques et du grand public constitue un enjeu majeur. Des débouchés professionnels existent donc non seulement dans les métiers de la recherche mais aussi dans les filières muséographie et communication.